

VAMPIRE

Les prédateurs #3

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelques formes que ce soit (l'art. L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle).

Toute représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

Cette œuvre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite

Crédit photo : ©déposiphotos / @curaphotography

Images intérieures : ©Pixabay

Design couverture : ©SJR

Tous droits réservés

AUDÉLO EDITIONS_{EI}

4, rue Jean Lurçat
95320 St Leu La Forêt

© 2023 – AUDÉLO EDITIONS_{EI}

ISBN 979-10-424-0764-3

PAULINE LIBERSART

VAMPIRE

Les prédateurs #3

AUDÉLO  ÉDITIONS



Chapitre 1

La radio diffuse une de mes chansons préférées, un air latino *caliente* et entraînant qui me met de bonne humeur.

— Allez, Ana ! me supplie Inès vautrée sur mon vieux sofa.

— Je n'ai pas envie.

— Menteuse ! En plus, il y a un *happy hour*. Nous allons danser, nous éclater. Ça nous changera.

— J'ai du travail et...

— Les examens sont dans deux mois, il faut que tu fasses une pause ou tu ne tiendras jamais le rythme.

J'hésite à admettre que ma meilleure amie a raison. Je pourrais m'autoriser un peu de relâchement. Seulement, c'est difficile avec autant de pression de songer à faire la fête.

Un soupir dépité m'échappe. Je n'ai pas toujours été cette fille triste qui ne pense qu'à bosser.

— Je risque ma bourse si...

— Tu ne la perdras pas pour un malheureux soir de relâche dans le semestre ! s'exclame-t-elle en se redressant.

Inès n'est pas une fêtarde invétérée, c'est même une étudiante sérieuse.

En plus, difficile de nier que j'ai besoin de me changer les idées. Ça fait des mois que j'enchaîne les cours, mon job au restaurant, les extras comme baby-sitter et tous les petits boulots possibles pour gratter quelques dollars, payer ma fac, mon logement et ma nourriture.

J'ai vingt et un ans et déjà l'impression d'être vieille et usée.

Je craque !

Elle a raison pour ce soir, je peux faire une pause.

— D'accord, mais on rentre de bonne heure !

— Hourra, elle a dit oui !

Inès se lève d'un bond et se met à sautiller de joie au milieu de mon salon. Enfin, dans la pièce centrale de mon minuscule appartement encombré de bouquins.

— Comment on se la joue ? Femmes fatales ? Bohèmes chics ? Ou pétasses à la recherche d'un plan cul d'enfer ? demande-t-elle en mimant des poses de top model.

Son exubérance facétieuse me fait rire. Ça fait du bien.

— Juste boire un verre et danser, je n'ai pas l'intention de trouver un mec ni de finir la nuit avec lui.

— Mais oui... Cause toujours, se moque Inès. Tu as autant besoin de sexe que de te changer les idées. Ça fait combien de temps que tu as quitté cet abruti de Ruben ?

— Sois sympa de ne pas mentionner ce crétin et notre pitoyable histoire. En plus, il ne m'a pas encore remboursé ce qu'il me doit.

Cela douche presque mon élan d'enthousiasme, me rappelant à quel point ma situation financière est précaire.

— J'arrête, mais promets-moi de te lâcher. Je veux retrouver ma copine d'école, celle qui savait s'amuser.

J'acquiesce, repoussant le souvenir de ce salaud de Ruben.

Je croyais avoir enfin trouvé un homme gentil qui, étant loin d'être un canon, ne serait pas trop regardant sur mes défauts. Il s'est avéré qu'il espérait me voir « compenser » en étant aveugle à ses aventures et en payant toutes ses factures.

M'obligeant à l'optimisme, je me consacre à la préparation de cette soirée avec un entrain légèrement factice.

Après cinquante essais pour tenter d'assortir mes quelques vêtements pas trop usés avec mes trois ou quatre bijoux fantaisie, je me décide pour un jean qui ne me va pas trop mal et un tee-shirt en voile ample.

— Il faudrait que tu t'offres quelques trucs un peu plus sexy, dit Inès, peu convaincue par le résultat. Ta garde-robe est déprimante, pas étonnant que tu manques de confiance en toi.

Le problème serait plutôt dans l'autre sens.

— Quand j'aurai les moyens.

Ma meilleure amie me jette d'ailleurs un coup d'œil entendu. Elle sait très bien que ce n'est pas seulement financier. J'arriverai peut-être à acheter de jolies robes le jour où je cesserai de me trouver moche, grosse et sans intérêt...

Ce n'est pas demain la veille que j'y parviendrai.

Inès a décidé que nous irions au Trinidad. C'est un club cubain au sud de Miami. Ce n'est pas le plus chic ni le plus à la mode, mais il est dans nos moyens.

L'intérieur est fait pour rappeler l'ambiance de l'île des Caraïbes tout à la fois si proche de nos côtes et si loin de nous politiquement.

Des petites tables hautes avec des tabourets de bar en bambou, une piste de danse encerclée de faux palmiers en plastique de pas trop mauvaise qualité, et un D.J. qui joue à fond la carte latina essaient de donner l'impression aux clients qu'ils sont sur la plage.

Avec Inès, nous récupérerons nos commandes au comptoir.

Nous ne sommes pas perchées sur nos sièges depuis trente secondes que son radar à mecs se met en route.

— Celui près du vestiaire ?

— Il fait illusion de loin, mais bof. Chaîne en or *bling-bling*, tatouages au rabais. Sans doute un type fauché qui a emprunté la bagnole de ses parents pour faire croire qu'il a des thunes.

Inès sourit, amusée. Ce gars ressemble à Ruben, c'était juste de la provocation de sa part.

— Alors, on va dire l'autre à droite, près de la sono ?

— C'est un maquereau qui cherche de nouvelles putes.

Cette fois, elle me lance un regard de travers. Celui-là lui plaisait, elle aurait bien tenté le coup.

— Tu es difficile.

Nous continuons un moment ce petit jeu, essayant de deviner qui sont ces mecs, leur inventant des vies. C'est drôle, Inès a une imagination débordante, et j'oublie pour un moment mes soucis, la suivant dans son inoffensif délire.

— Houla... Vise les deux qui viennent d'entrer ! s'exclame soudain ma meilleure amie en se redressant sur son siège comme un ressort. Tu en penses quoi ?

Là, il n'y a pas grand-chose à redire ou à critiquer.

Ils avancent vers le comptoir de cette démarche assurée des gars bien dans leur peau. De toute évidence, ce sont des potes en virée.

Ils sortent du lot des types qui fréquentent ce club.

D'abord parce qu'ils sont tous les deux grands et baraqués, ensuite ce sont des hommes, pas des étudiants boutonneux, ou des losers fauchés qui draguent au rabais.

Le premier a les cheveux noirs, mais les yeux clairs, un costume chic et une chemise blanche. Difficile de deviner si c'est un latino. En tout cas, il a un visage d'ange, et il ne fait aucun doute pour moi que c'est un mec des quartiers huppés venu s'encanailler dans le *barrio*. D'office, je le classe en « tombeur » qui se tape les plus belles nanas. Hors catégorie pour moi. Je vais éviter de me ridiculiser en me pâmant sur lui.

L'autre est tout aussi brun, mais il a des iris sombres, des traits plus durs, plus bruts. Il porte un jean foncé et une chemise noire qu'il a laissé flotter.

Je soupçonne une musculature travaillée dissimulée en dessous. C'est le genre viril et sexy que j' imagine parfaitement en héros de films d'action.

J'en frissonne bêtement, me reprochant aussitôt ma réaction. Même s'il paraît plus accessible que son pote, inutile de me faire des illusions sur mes chances, la moitié des femmes du club les suivent des yeux, leur adressant des regards d'invite.

Avec Inès, nous faisons exactement la même chose. Je m'étais pourtant promis de juste prendre un verre et de danser. Là, je suis clairement en train de penser à autre chose.

Elle me flanque un coup de coude.

— Vise !

Non seulement les deux gars se dirigent vers nous, mais le beau gosse demande avec un sourire angélique à tomber à la renverse s'ils peuvent s'asseoir à notre table.

— Moi, c'est Lorenzo, se présente-t-il en s'installant. Et le roi du silence, c'est Rafael.

— Elle, c'est Ana. Moi, Inès. Toi, je parie que tu n'es pas un latino, s'amuse mon amie.

— Ça dépend comment tu l'entends. Je ne suis pas hispanique, mais Italien de Brooklyn, difficile de faire plus latin.

— C'est vrai. Et toi ?

— Je suis de San Antonio, Texas, répond Rafael avec une trace d'accent traînant. Mexicain par mon grand-père.

— Ma famille vient aussi du Mexique, dit Inès, comme celle d'Ana, mais nous sommes nées à Miami.

Ces précisions pourraient paraître superflues, mais dans un pays et surtout dans cette ville où les communautés se mélangent peu, il vaut mieux annoncer la « couleur » tout de suite.

Inès reçoit un sourire lumineux en retour. Elle se trémousse de joie avant de m'adresser un clin d'œil qui n'a rien de discret. Elle me colle même un coup de pied sous la table pour bien me faire comprendre que nous avons décroché le gros lot.

— Veux-tu danser ? me propose le canon aux yeux bleus.

— Avec plaisir.

Première évidence, c'est un excellent danseur. C'est aussi un baratineur de premier ordre.

Il me couvre de compliments, juste ce qu'il faut pour ne pas être lourd. Il a un sourire séducteur renversant et, en plus, son anglais tout comme son espagnol – il parle les deux couramment ! – se teintent d'une légère trace d'un accent italien absolument craquant.

Je pourrais m'y laisser prendre.

Seulement, deuxième évidence, Lorenzo doit être aveugle ou déjà saoul pour me préférer à Inès et sa mini robe sexy.

Je n'ai pas besoin d'un décodeur perfectionné pour saisir qu'il souhaite finir la soirée avec moi. Je devrais me sentir flattée, profiter de l'occasion... Mais, il n'est pas mon genre.

Trop chic, trop beau, trop tout.

C'est le style de mec dont je crains toujours qu'il ait fait un pari débile – se taper la moche – comme ça m'est arrivé au lycée. Rafael, plus abordable, moins spectaculaire, sera peut-être plus accessible. Je peux tenter ma chance avec lui.

De retour à table, je dégage le plus délicatement possible ma main de celle de Lorenzo et je souris à Rafael :

— Veux-tu danser ?

— J'ai deux pieds gauches, répond-il, fixant son verre. Je vais chercher une autre tournée. Que désirez-vous ?

Il prend nos commandes et s'éloigne. Malgré sa rebuffade, je m'accroche à mon idée.

Il me plaît, c'est aussi simple que ça.

Je fais comprendre d'un regard mes intentions à Inès. Elle est ravie, car elles collent avec les siennes. Déployant tous ses charmes, elle invite Lorenzo. Il ne peut pas refuser sans paraître impoli.

Il me lance un coup d'œil interrogateur que je préfère ignorer. Ce mec ne doit pas être habitué à ce qu'une fille ordinaire comme moi lui résiste.

Profitant de ce moment de solitude, j'observe Rafael qui attend au comptoir.

Il a les cheveux très courts, des gestes précis, une manière de se tenir très droit qui en impose au moins autant que sa carrure. Il a une tête de plus que moi et des épaules de déménageur avantageusement moulées dans sa chemise.

Bizarrement, son air un peu grognon me le rend sympathique... plus que cela en fait. Il me déclenche des envies logées au creux de mon ventre que je n'avais pas ressenties depuis une éternité, celles de désirer, d'être désirée.

Quelque part, il est peut-être comme moi, il n'avait pas prévu de sortir et se demande jusqu'où va le mener cette soirée. Il hésite encore.

De mon côté, ma décision est prise. Quitte à faire une belle connerie, autant la faire avec un homme avec lequel je peux me sentir à l'aise et qui me fait fantasmer.

Mes doigts me démangent à la simple idée de les glisser sous ses fringues et de toucher sa peau.

Je ne me prive pas pour le dévorer des yeux.

Lorenzo et Inès reviennent en même temps que lui à la table.

— Ne bougez pas, dit Lorenzo avec un sourire à se damner.

Il fait signe à Rafael de l'accompagner.

— Depuis quand les mecs vont aux chiottes en groupe ? s'inquiète Inès.

— Qu'est-ce que j'en sais ? C'est toi l'experte.

— Il ne faudrait pas qu'ils se barrent.

Elle stresse pour rien. Ils sont de retour trois minutes plus tard. La réponse à la question d'Inès est évidente ; ils ont interverti leurs objectifs, leurs attitudes changent radicalement.

Rafael cesse d'éviter mon regard, il m'adresse un sourire qui révèle une adorable irrégularité qui le rend moins parfait : ses canines sont légèrement décalées.

Il s'assoit près de moi, me faisant frissonner lorsque son épaule effleure la mienne. De son côté, Lorenzo concentre maintenant toute sa séduction sur ma meilleure amie qui rayonne de joie.

La soirée se déroule divinement bien.

Nous discutons de sujets anodins, sans conséquence, la météo, les sorties cinéma, des derniers concerts...

À tour de rôle, nous dansons avec Lorenzo qui se montre désormais seulement amical avec moi, mais très entreprenant avec Inès.

Rafael est plus subtil. Il glisse son bras dans mon dos quand je suis assise, trouve des prétextes pour me toucher, comme repousser derrière mon oreille une mèche brune échappée de mon chignon, caresser ma main.

J'adore.

Tout mon corps frissonne alors que ce ne sont encore que des attentions suggestives sans véritable contact. Il ne me bouscule pas, même si je n'ai aucun doute sur ce qu'il veut.

— Slow ! s'exclame-t-il soudain. Ça, je gère.

Il m'attrape la main et me guide sur la piste. Je me retrouve collée à lui, frémissante de plaisir.

Chose imprévue : il sent délicieusement bon. Parfum ou après-rasage, je l'ignore, mais cette odeur restera toujours liée au souvenir

génial de nos corps jouant la chorégraphie de la séduction sur un air chaloupé.

Ses mains sont plaquées sur moi, câlines sans être envahissantes ou trop entreprenantes.

Ce mec est aussi doué que son pote, il n'emploie juste pas le même registre...

Je plane.

Nous dansons, buvons – peut-être un peu trop – jusqu'à 2 heures du matin. J'ai rarement passé une si bonne soirée, sans me poser de questions ni me prendre la tête sur l'avenir ou comment je vais boucler le mois.

Chapitre 2

Lorenzo donne le signal du départ en demandant avec un sourire ravageur à Inès si elle peut le déposer à son hôtel.

— Je dois ramener Ana, répond-elle en me lançant un regard désespéré qui me supplie de trouver un autre moyen de transport.

— Je m'en charge, intervient Rafael. C'est sur ma route.

— Tu ne sais pas où j'habite.

— Ça sera sur ma route de toute façon, me dit-il avec un petit sourire en coin dont j'adore définitivement la légère imperfection et qui annonce les mêmes intentions que celles de son pote avec ma meilleure amie.

Nous nous séparons devant la porte du club après avoir enfilé nos vestes. La serrant dans mes bras, je chuchote à Inès :

— Fais attention.

— Toi aussi, mais je suis certaine que nous avons tiré le gros lot.

Elle s'éloigne accrochée au bras de Lorenzo, le regardant comme s'il lui avait offert le ciel, la Lune et les étoiles en cadeau.

— Ne t'inquiète pas, dit Rafael en me prenant la main pour me guider à travers le parking. C'est un ange.

— Et toi ?

— J'ai une nature beaucoup plus démoniaque, me dit-il en me faisant un clin d'œil complice.

Nos doigts s'entrelacent. Sa peau est chaude. Sa force évidente, maîtrisée est délicieuse, mais tout de même légèrement stressante, même si je frissonne une nouvelle fois de plaisir à son contact.

Il reste un inconnu.

Cinglée, je suis folle...

Pourtant, je vais aller au bout de mon délire avec lui. La solitude dans laquelle je survis depuis des mois me tue à petit feu. J'ai besoin qu'au moins pour ce soir quelqu'un fasse attention à moi, me montre de l'intérêt... du désir, me rappelle que je suis vivante.

J'imaginai Rafael dans un gros pick-up noir, mystérieux, à son gabarit. C'est presque une déception lorsqu'il s'arrête devant une banale Ford grise sans la moindre fantaisie.

Il éclate de rire en m'ouvrant la portière – un peu de galanterie, ça ne fait pas de mal de temps en temps.

— Cette chose est l'une des dizaines de caisses moches et pratiques du parc de l'entreprise pour laquelle je bosse. Ma voiture de fonction si tu préfères.

— Je suis si transparente ?

— J'ai fait la même tête que toi quand ils m'ont remis les clés de ce veau il y a quelques semaines, dit-il en s'installant au volant. Je me dis qu'au moins elle est neuve, et elle ne pue pas le tabac froid comme la précédente.

— Tu n'as pas de véhicule personnel ?

— J'ai une Harley-Davidson, une *Heritage Classic* noire. Seulement Lorenzo a horreur de jouer les passagers, ça heurte son ego de gros macho.

Sa remarque me fait rire alors que mes yeux se fixent sur ses mains puissantes.

Il a de belles mains, aux ongles bien coupés, qui me mettent des frissons d'anticipation dans tout le corps. Je les imagine déjà sur ma peau qui se couvre de chair de poule à cette idée. Mon ventre se serre lui aussi d'impatience.

Tenant de me reprendre pour ne pas passer pour une gourde en manque de sexe, je demande :

— Tu travailles dans quelle branche ?

— L'imprimerie, l'entretien des rotatives. Nos clients sont surtout des magazines et des quotidiens de la côte est.

— Tu voyages pas mal alors ?

— Je suis souvent parti, confirme-t-il en se tournant vers moi. Il me faudrait ton adresse.

— Bien sûr ! Pardon.

Quelle nulle !

Le moteur ronronne, et je suis là à faire la conversation comme une idiote. Je suis nerveuse, difficile de le cacher. Il démarre et quitte le parking avant de me demander :

— Et toi ? Tu es étudiante si j'ai bien compris.

— En dernière année. Je prépare un diplôme de gestion. J'aimerais travailler pour une ONG, aider des enfants à avoir un peu plus de chance dans la vie.

Il paraît méditer ma réponse.

— Rendre le monde meilleur. J'en rêvais moi aussi, avant.

Le ton amer dans sa voix me donne l'audace de l'interroger.

— Pourquoi as-tu renoncé ?

— Mes parents n'avaient pas les moyens de me payer des études de médecine et aucune banque n'a accepté de me faire un prêt. Je

ne présentais pas assez de garanties de réussite selon eux. J'ai fini par m'engager dans l'armée où, comme je ne suis pas trop bête, ils m'ont fait suivre une formation plus... technique.

Cela explique son maintien, sa musculature développée et peut-être sa coupe de cheveux impeccablement courte !

— Tu as dû être déçu.

— J'en ai pris mon parti.

Le regret dans sa voix, je ne l'invente pas.

— Tu sais, les banques n'ont pas voulu non plus de mon dossier. Une latina sans garant, ça ne leur plaît pas.

— Tes parents ne pouvaient pas t'aider ?

C'est « le » sujet à éviter, mais il ne peut pas le deviner. Je me contente de secouer la tête, espérant que la déprimante réalité de ma vie ne gâche pas le moment.

Seulement, il insiste. Il est curieux, et finalement, ce n'est peut-être pas pour me déplaire. Quelqu'un s'intéresse enfin un peu à moi en dehors d'Inès.

— Comment fais-tu pour payer la fac ?

— J'ai obtenu une bourse par une fondation privée communautaire et je travaille à mi-temps dans un resto à tapas.

— Tu es courageuse.

Il y a de la sincérité dans sa voix, mais je refuse qu'il me voie comme une pauvre fille en galère. J'ai envie d'être une femme sexy à ses yeux, au moins assez pour que nous passions la nuit par désir et pas parce qu'il a pitié de moi.

— Je ne me plains pas. Il y a des situations pires que la mienne.

Il m'adresse un sourire compatissant avant de manœuvrer pour garer sa voiture au pied de mon immeuble. Je préfère le prévenir sur le ton de la plaisanterie.

— Quatrième étage sans ascenseur.

Il lève la tête en direction du balcon que je lui désigne.

— Tu es dure avec un vieillard.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule tout en attaquant l'ascension de l'escalier extérieur.

— Quel âge as-tu ? Vingt-cinq ?

— Vingt-neuf.

Logique s'il a passé plusieurs années dans l'armée. Je n'avais pas réfléchi.

D'un autre côté, il est tard et ce n'est pas discuter avec lui qui m'intéresse. Le fait que notre écart d'âge soit plus important que je le pensais ne change rien pour une unique nuit.

Lorsque la porte de l'appartement se referme sur nous, la gêne s'installe.

Je ne suis pas une habituée des coups d'un soir, j'ignore comment m'y prendre. Dois-je proposer un café ou, au contraire, lui sauter dessus en lui arrachant ses fringues ?

Heureusement pour moi, Rafael se montre plus à l'aise. Après avoir observé l'intérieur de mon logement – et vu sa taille, il ne lui faut que quelques secondes –, il m'attire entre ses bras.

— Sûre de toi ? Tu n'auras pas de regrets ?

Aucun risque s'il continue de me regarder de cette manière gourmande avec ses beaux yeux d'un brun chaud.

— Certaine.

Il se penche doucement vers moi, comme s'il me laissait encore le temps de changer d'avis, ce que je trouve définitivement adorable de sa part.

Lorsque ses lèvres effleurent les miennes, je frissonne de plaisir de la tête au pied.

Toucher un autre être humain me manquait. Me sentir désirée me fait un bien fou au moral, éloigne la solitude qui m'écrase.

Mes paupières se ferment pour savourer notre baiser qui s'approfondit, j'adore la lenteur sensuelle dont Rafael fait preuve. Il semble décidé à profiter de l'instant, peut-être même à faire durer les préliminaires.

Ses mains explorent mon dos, dessinent des arabesques, glissent sous le tissu de mon haut.

— Ta peau est si douce, chuchote-t-il.

Il m'aurait dit que je suis belle ou magnifique, je ne l'aurais pas cru. Je sais malheureusement très bien à quoi je ressemble. Que ma peau soit douce et qu'il l'apprécie, ça, je peux l'entendre.

Prenant à mon tour l'initiative, alors que nos baisers deviennent de plus en plus intenses, je déboutonne sa chemise, la fais tomber au sol.

Il est brûlant, sa musculature est aussi dense et harmonieuse que je l'espérais.

C'est un mec baraqué, solide, et j'aime ça. Sentir ses muscles vibrer, sa force sous mes doigts est excitant.

Je découvre un tatouage sur son biceps, le symbole de Dracula, qui me surprend un peu, mais bien moins que les cicatrices sur son épaule et son flanc, rouge vif, comme des brûlures.

— Chute de moto, il y a deux mois, chuchote-t-il d'une voix chaude tout en mordillant le lobe de mon oreille. Mon blouson s'est déchiré, et je me suis râpé sur le bitume.

— Ça a dû faire mal.

Il se met à rire, comme pour se moquer de lui-même.

— Surtout à mon amour propre, tu n'imagines même pas.

Il me repousse doucement. Je manque de m'affoler avant de comprendre qu'il veut juste me montrer deux entailles à peine refermées dans son dos et une troisième, devant, sur ses côtes.

— C'était un gadin mémorable ! J'ai bousillé ma bécane, c'est pour ça que je m'en suis offert une nouvelle.

— Tu n'as pas arrêté après ça ?

— Il en faudra plus pour me convaincre d'abandonner ma passion, répond-il en me ramenant contre lui. Et toi, tu as des blessures de guerre ?

Son expression me fait sourire, me rappelle ma première impression, qu'il pourrait jouer dans des films d'action. Seulement ce n'est pas avec ma petite vie étriquée, sans fantaisie ni aventure que je pourrais récolter ce genre de marques.

Que pourrait-il m'arriver à part tomber dans l'escalier en sortant les poubelles ?

Je préfère l'embrasser pour ne pas avoir à avouer à quel point je suis une fille ordinaire et sans intérêt.

Honteusement, je veux profiter qu'il soit encore sous l'effet de la bonne soirée que nous avons passée et qu'il ne réalise pas que nous ne sommes pas dans la même catégorie tous les deux.

Soudain, Rafael me soulève avec une aisance impressionnante à laquelle je ne m'attendais pas.

On m'a tellement dit et répété que je suis trop grande, trop lourde, trop grosse... J'avais cinq ans lorsque mon père me l'a asséné pour la première fois, choisissant de porter ma toute petite et si jolie bébé de sœur.

Ce n'est pas le moment de penser à ma famille.

Ce moment n'appartient qu'à moi. Rafael n'est là que parce que je lui plais, au moins un peu.

Mon *action hero* me transporte jusqu'à ma chambre. Il m'allonge sur mon lit sans lâcher ma bouche un instant. Puis il glisse, part en exploration dans mon cou et plus bas...

D'un geste adroit, il me débarrasse de mon tee-shirt et de mon soutien-gorge en même temps.

Instinctivement, avec un ridicule cri de surprise, je referme mes bras pour tenter de masquer ce que je peux de ma poitrine mise à nue.

Il n'a pas éteint la lumière et, perdue dans mes sensations, je n'ai pas eu le temps de lui demander.

— Ne te cache pas, dit-il avec un sourire adorable en caressant mon nombril. Laisse-moi te regarder.

— Je... ne... ça me met mal à l'aise.

— Il ne faut pas. J'aime déjà ce que je vois.

En douceur, sans forcer, avec des baisers charmeurs, il m'amène à me détendre. Je finis par écarter les mains de mon plein gré, mais avec une véritable appréhension.

Il va découvrir ce que mon tee-shirt large masquait ; mes seins, trop gros pour être beaux, mon ventre qui n'a jamais été parfaitement plat, mes hanches trop larges...

Mon cœur se serre déjà d'angoisse, de chagrin de le décevoir... Pourtant Rafael reprend son exploration sans montrer la moindre déception, il chuchote même :

— Tu es comme j'en rêvais.

Tendrement, il s'attaque aux boutons de mon jean.

— Éteins la lumière, s'il te plaît.

Je suis pitoyable. Il soupire, lève la tête et me fixe dans les yeux.

— Pas question. Je veux te voir, et je veux que tu me voies. J'accepte de la tamiser, mais pas plus.

Je vais pour contester, râler... mais son regard gourmand me parcourt avec un désir, une envie tellement évidente que cela tue mes protestations de fille complexée.

Rafael se relève souplement, ses muscles puissants jouant sous sa peau, me faisant perdre un instant le fil de mes pensées alors que mon ventre se contracte violemment de désir.

Il drape la lampe de chevet, atténuant l'éclairage, avant de venir se planter devant moi.

— À toi !

Je fixe le bouton de son jean avant de m'y attaquer en tremblant un peu. Je le fais glisser sur ses longues jambes, le caressant au passage, mais sans oser embarquer son boxer dans le même mouvement.

Sous le tissu noir, son érection très prometteuse pour le reste de la nuit est impossible à manquer.

— Il ne faut pas être timide, se moque-t-il gentiment.

Il se débarrasse lui-même de son sous-vêtement avant de revenir contre moi. Il reprend ses baisers, caresse chaque courbe de mon corps, prenant son temps pour faire céder mes peurs, mes inhibitions.

Mon cœur s'affole, mon désir de lui flambe.

Lorsqu'il s'allonge sur moi, il chuchote d'une voix rauque :

— Tu ne vas pas dormir beaucoup cette nuit, je te le promets. Tu me rends dingue.

Il s'enfonce en moi d'un coup de reins puissant et affamé, et je ne peux retenir un cri de plaisir.

Chapitre 3

Rafael

Dans la pénombre, j'observe Ana endormie contre moi, la tête nichée au creux de mon épaule. Elle a tenu à remettre un tee-shirt, me privant du plaisir de sa nudité, alors que nous avons fait l'amour trois fois, dont une sous la douche.

Je n'ignore plus rien des détails de son corps adorable.

Elle est douce, gentille et jolie. C'est dommage qu'elle n'ait pas une meilleure opinion d'elle-même. Son manque de confiance me ferait presque de la peine.

Presque seulement.

Je ne serais pas dans son lit si elle avait cru en sa chance. C'est cet enfoiré de Lorenzo, monsieur le beau gosse qui dormirait avec elle.

Un sourire sadique m'échappe.

Ça ne lui arrive pas souvent qu'une femme résiste à son charme. Il doit l'avoir mauvaise ! Je vais en entendre parler un moment de lui avoir piqué la fille qu'il visait.

Le plus marrant, c'est que je n'ai rien fait pour ça. Je n'avais aucune envie de lever une nana, je devais juste l'accompagner boire un verre avant de rentrer. Seulement à moins d'être grossier, je ne pouvais pas aller au-delà du mode grognon et pas causant pour tenter de décourager Ana.

C'est elle qui a décidé qu'elle préférait finir la nuit avec moi. Ce n'est pas une bonne idée dans la période que je traverse... ou au contraire, c'est peut-être la meilleure chose qui pouvait m'arriver.

Pendant quelques heures, j'ai cessé de penser à la culpabilité qui me ronge depuis des mois. C'est peut-être ma chance de me racheter. Le destin prend parfois des détours surprenants.

Cette réflexion amène un sourire amer.

Aller lui parler de mes regrets sur mes études de médecine ! Je ne sais pas ce qui m'a pris. Jamais je n'évoque le sujet. Mes parents ne se sont jamais pardonnés de ne pouvoir m'offrir l'avenir que j'espérais. Même mes potes ignorent tout des raisons qui m'ont fait m'engager dans l'armée.

Entre nous, il y a des questions que nous n'abordons pas.

Je me cale plus confortablement dans le vieux matelas qui a du mal à supporter mon gabarit. Il n'y a aucune chance pour que je dorme, je vais juste savourer le plaisir de tenir une jolie fille dans mes bras et un moment paisible, sans stress.

Il y en a peu dans ma vie en ce moment.

Chapitre 4

Ana

Lorsque je soulève une paupière lourde, le soleil est déjà haut. Heureusement que je n'ai exceptionnellement pas cours ce matin. Un début de migraine dû à l'alcool et au manque de sommeil me comprime les tempes.

La place dans le lit à côté de moi est vide et froide.

Rafael a dû mettre les voiles depuis un moment. Il est parti sans bruit. Je devrais lui en être reconnaissante, car je suis crevée autant par la soirée que par les heures de travail auxquelles je m'astreins depuis des mois.

Un sourire m'échappe.

Ce mec avait une énergie débordante. Il m'a offert une nuit fabuleuse. Dans ses bras, sous ses baisers passionnés, j'ai eu l'impression d'être désirée comme jamais et même d'être... presque belle. Il a réussi à me faire oublier mes complexes.

Un frisson de plaisir me parcourt au souvenir de ce que j'ai éprouvé avec lui, de toutes ses attentions répétées.

Seulement le rêve est fini ; ce matin, retour à la triste réalité.

Quittant mon lit à la vitesse d'un zombie arthritique, je pars à la recherche d'aspirine dans la salle de bains.

Mon amant ne m'a sans doute laissé aucun numéro de téléphone. J'avais beau le savoir, c'est encore plus déprimant que je le pensais. À l'avenir, j'éviterai ce genre de soirées même si Inès insiste. Je viens de découvrir qu'elles me bousillent le moral plus que ma petite vie routinière, morne et sans surprise.

J'avale deux cachets juste avant de sursauter, entendant la serrure de l'entrée s'ouvrir. J'attrape ma batte de *base ball*, prête à me défendre. À la seconde où je surgis dans la pièce à vivre, Rafael ferme la porte d'un coup de talon, les bras chargés de deux gros sacs.

— Super l'accueil ! s'amuse-t-il en désignant mon arme d'un mouvement de menton désinvolte et moqueur.

— Euh... désolée. Le coin craint un peu. Tu as fait des courses ?

Question idiote, bravo !

— J'avais la dalle et ton frigo m'a collé le cafard.

Il me tend mes clés avant de me plaquer un baiser sur les lèvres qui me fait délicieusement frissonner et me laisse muette de surprise. Il s'attelle à vider son chargement sur le comptoir ; des fruits, du café italien hors de prix, des brioches françaises, du pain...

— Où as-tu trouvé tout ça ?

— Dans mon quartier. Le supermarché de ta rue est aussi déprimant que ton frigo.

Stupéfaite, je m'assois pour le regarder préparer le petit-déjeuner comme s'il était chez lui. Il sifflote tout en s'activant.

Ma migraine a la bonté de disparaître alors que j’observe ce gars étonnant – et super sexy – qui semble avoir décidé de s’incruster de façon imprévue dans mon existence quelques heures de plus.

Il est passé chez lui. Il est douché et changé. Il sent le savon et son tee-shirt noir souligne sa musculature sans défaut dont la vue me met des fourmis dans les doigts au moins autant que son jean taille basse.

Le corps de ce mec me fait un effet incroyable.

J’aime cet équilibre entre sa force et sa gentillesse, cette musculature impressionnante et la douceur de ses caresses. Il n’aura pas à insister beaucoup s’il veut un petit câlin d’adieu avant de partir.

Mes seins se tendent déjà à cette idée...

Avant, il faudrait que moi aussi je prenne une douche. Dans mon vieux peignoir défraîchi, avec mes cheveux emmêlés, je ne dois pas faire très envie. Pourtant il est revenu et à l’instant où son regard se fixe sur moi, ma tenue ne paraît pas être un obstacle à son imagination et à ce qu’il désire me faire...

J’en frissonne.

— Sers-toi, il ne faut pas que ça refroidisse, me dit-il en posant des saucisses devant moi, avec un sous-entendu évident.

Il s’installe et attaque de bon appétit. Franchement, je ne sais pas où il met tout ce qu’il ingurgite joyeusement. De mon côté, je préfère me montrer plus raisonnable avec du café, un – vrai ! – jus d’orange, et une petite brioche.

Inès est certaine que mon problème de poids est dans ma tête, mais l’image que me renvoie le miroir tous les matins est celle d’une fille avec une grosse poitrine, un peu trop potelée et qui aurait besoin d’aller chez le coiffeur pour faire couper la masse trop

longue de ses cheveux noirs hérités de ses ancêtres espagnols et mexicains.

— Pardon, s'excuse soudain Rafael me sortant de mes réflexions déprimantes. Je ne parle pas beaucoup.

— Ça me va. Avant le premier café, je ne suis pas opérationnelle.

— Nous avons un point commun, s'amuse-t-il en terminant sa troisième saucisse. Tu as des projets pour aujourd'hui.

— J'ai cours cet après-midi et je travaille ce soir.

— Ça veut dire que nous ne pourrons pas nous voir ? dit-il déçu. Ça m'aurait plu que nous passions du temps ensemble. Nous pourrions peut-être nous organiser un truc sympa ce week-end... Si tu le souhaites, bien sûr.

Mon cœur fait une embardée. Je dois avoir l'air ébahie. En fait, c'est un rêve. Je vais me réveiller. Il désire me revoir !

Seulement...

— Samedi, je vais faire l'inventaire dans un Walmart et je bosse au restaurant toute la soirée.

Des boulots pas franchement passionnants pour payer le loyer.

— Il nous reste dimanche et nous... Je ne suis pas doué pour demander ce genre de choses, s'interrompt-il. Ça sonnait mieux dans ma tête. C'est Lorenzo l'expert. Moi, je suis maladroit.

— Non, pas du tout. Je suis d'accord.

— Sérieux ? Tu ne m'as pas pris en pitié ? Tu as vraiment envie de passer ton temps libre avec moi ?

Il m'adresse un grand sourire tout en m'attirant à lui. Lorsqu'il m'embrasse, c'est idiot, mais un feu d'artifice explose dans mon esprit.

Lorsque dimanche arrive, j'ai toujours du mal à croire en ma chance. Pourtant, c'est bien réel.

Rafael m'a envoyé plusieurs messages gentils, amusants, pour prendre de mes nouvelles – je les ai relus des centaines de fois –, il m'a également appelée hier soir avant que je ne parte travailler pour s'assurer que je n'avais pas changé d'avis.

J'ai été très touchée lorsqu'il m'a suppliée de faire attention à moi en apprenant que je rentrais en bus, j'en ai eu les larmes aux yeux.

Inès n'en revient pas non plus. Même si elle est contente pour moi, elle a des regrets. Lorenzo a disparu au matin après une nuit torride, sans laisser de numéro ni son nom de famille.

— Le gars sérieux, c'était Rafael, m'a-t-elle dit la voix chargée de tristesse. Tu as bien visé. Pourrais-tu lui demander s'il ne peut pas parler à son pote, qu'il nous donne aussi une petite chance ?

J'ai accepté, mais je vais attendre un peu de voir où nous allons tous les deux. Il veut peut-être occuper la fin de son week-end avec une fille déjà séduite. Rien d'autre.

Un ronronnement de moteur monte soudain jusqu'à moi.

— Non ! Il n'a pas...

Je me précipite à la fenêtre pour découvrir Rafael stationnant son énorme Harley-Davidson. C'est un motard ! Il me l'a dit.

Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

J'ouvre la porte palière avant même qu'il ne frappe.

— Salut ma belle ! s'exclame-t-il avec un sourire qui me va droit au cœur. Prête pour une petite virée ?

Il me tend le second casque qu'il a apporté avant de m'embrasser passionnément. Mes protestations s'envolent à la vitesse de l'éclair, alors que je fonds sous le contact chaud de ses lèvres. C'est incroyable, nous nous connaissons à peine, mais il m'a manqué.

Il me faut un long moment – passé à savourer ce qui m’arrive – avant de réussir à regrouper assez de neurones pour le repousser.

— Je n’ai jamais fait de moto et...

— C’est l’occasion. Ne t’angoisse pas, nous allons seulement jusqu’au resto. Cela te fera une initiation en douceur. On y va ?

Je me laisse convaincre par son adorable sourire en coin.

— Prends un blouson. Il y a du vent sur le front de mer.

Je frissonne. Cet homme s’inquiète de moi, de mon bien-être comme personne avant lui... même pas ma famille. S’il continue comme ça, je vais tomber amoureuse.

Nous descendons au rez-de-chaussée où son engin nous attend tranquillement, ses chromes rutilants au soleil, attirant l’attention de tout le quartier.

Tout en attachant mes cheveux, je demande :

— Fais-tu partie d’un club ?

— C’est trop de contraintes. Je roule en solo ou avec des potes.

— Comme Lorenzo ?

Rafael s’immobilise, affichant une expression interloquée.

— Je ne sais pas s’il a le permis cette espèce de frimeur. On n’en a jamais parlé.

Il m’adresse un grand sourire, amusé de la situation. Docile, je le laisse me mettre le casque – un « jet » – et le régler avant qu’il me vole un baiser. Puis Rafael enfile le sien et s’installe.

Il met en marche le moteur dont le bruit infernal se répercute contre les murs des immeubles un peu minables de ma rue. Toutes les commères du quartier doivent être en train de cancaner sur mon nouveau copain d’une tout autre catégorie que ce loser de Ruben et sa vieille bagnole toujours en panne.

Rafael me tend la main – il caresse mon poignet au passage, j'adore – pour m'aider à monter derrière lui.

— Tu as juste à suivre le mouvement et tu te tiens là, me dit-il en refermant mes bras autour de sa taille, me collant à lui.

Je vais beaucoup aimer la moto ! Aucun moyen de transport ne me permettra jamais d'être aussi près de lui, de savourer la chaleur de son corps tout en ayant les mains sur ses abdominaux en acier qui se tendent sous mes câlineries. J'hésite même à passer sous son tee-shirt pour chercher le contact de sa peau quand, au premier feu rouge, Rafael se tourne vers moi, les yeux pétillants d'amusement et d'autre chose de plus intime.

— Si tu pouvais éviter de m'allumer en pleine rue, ça pourrait devenir très gênant pour moi.

J'éclate de rire. Je me sens légère, vivante... jeune et libre. Cela m'est si rarement arrivé que j'en suis la première surprise. Il nous pilote jusqu'à un restaurant dans les beaux quartiers de Miami.

— Je ne viens pas souvent dans ce secteur, trop cher pour mes moyens.

— Pareil, mais on me l'a recommandé. J'ai pensé que l'essayer ensemble serait sympa, me répond-il en me guidant à l'intérieur, un bras autour de ma taille.

Cette image de couple que nous donnons, cette impression de compter pour quelqu'un me font un bien fou, même si cela sera peut-être pour un temps très court.

Nous choisissons une table sur la terrasse qui domine la plage. Un serveur prend notre commande. Après son départ, un silence un peu gêné s'installe. De quoi parle-t-on avec un coup d'un soir qui semble vouloir s'incruster dans votre existence ?

Et que j'ai très envie de voir rester.

C'est Rafael qui prend l'initiative. Il me pose des questions sur mes études, les enseignements que je suis et aussi sur ma vie.

— Comment tiens-tu un rythme pareil entre la fac et tes jobs ?

— C'est parfois dur, mais j'arrive au bout. Plus que trois mois et j'aurai mon diplôme. Je pourrai chercher un travail correspondant à mes qualifications.

— Tu n'aurais pas pu vivre chez tes parents ? Ça t'aurait au moins économisé un loyer.

Aïe, le sujet qui pique.

Il vaut mieux déguiser la vérité, je n'ai pas envie de lui faire pitié ni de lui déballer mes problèmes avec ma famille.

— Ils habitent trop loin de l'université, j'aurais passé des heures dans les transports ou il m'aurait fallu une voiture. Avoir mon propre logement était la solution la plus simple.

Le serveur me sauve de l'embarras en posant devant nous nos appétissantes assiettes. Rafael a pris du poisson avec des légumes verts. J'ai également choisi du poisson, mais avec des frites.

— Je ne devrais pas manger ça.

La réflexion m'a échappé. Maintenant Rafael m'observe avec attention, attendant que je m'explique. Je me sens la reine des idiots d'avoir abordé le sujet.

— Dans un mois et demi, ce sera le mariage de ma sœur, Jenna. Je dois perdre du poids... pour ma robe de demoiselle d'honneur.

Bafouillant, j'ai la sensation de m'enfoncer.

Son regard sombre balaie mon tee-shirt large, mon jean qui me serre un peu. Mon estomac se contracte. C'est « le » moment où il va se rendre compte que je ne suis pas assez jolie, pas à son niveau, où il va m'annoncer qu'il y a eu une erreur de casting...